

hale tante ; elle contemple le plus émouvant spectacle... la crucifixion du Sauveur !... Puis elle entend le suprême cri de douleur de l'Homme-Dieu : *Consummatum est, tout est consommé !...* et elle retombe dans son lit en étendant les bras.....

"C'est la fin de l'extase ; encore une seconde et Louise reviendra à elle. Nous sommes invités à nous retirer au plus vite, Louise ne sait pas notre présence, et si, revenue à la vie ordinaire, elle nous voyait près de son lit, cela doublerait ses souffrances.

"Louise-Anne Lateau est née à Bois-d'Haine le 30 janvier 1850. Son père, alors âgé de 28 ans, mourut de la petite vérole le 17 avril suivant, laissant trois filles en bas âge. Rosine, l'aînée avait cinq ans, Adéline deux, Louise deux mois et demi. Leur mère faillit mourir en donnant le jour à Louise, et il fallut deux ans et demi de séjour au lit pour se rétablir ; enfin pour comble de disgrâce la dernière née était dans un état de santé très-précaire. L'abandon fut complet, les dernières ressources furent vite épuisées et bientôt la faim commença à se faire sentir. Pendant deux ans et demi toute la maison vécut de charité. La veuve guérie, la situation s'améliora un peu....."

C'était en 1852, et il y avait *kermesse* à Bois-d'Haine. La petite Louise âgée de deux ans et demi, jouait avec Rosine, sa sœur aînée, sur le bord d'un fossé plein d'eau. Elle glisse et tombe. Rosine tout éperdue, court chercher la mère. Celle-ci quoique convalescente, accourt en toute hâte, fait de grands efforts, et parvient à retirer de l'eau sa petite fille, qui ne donne plus aucun signe de vie. Tremblante de frayeur la pauvre mère Lateau saisit l'enfant par les pieds et la soulève en l'air, la tête en bas, pour lui faire rendre l'eau qu'elle avait bue. Il y avait là de quoi l'étouffer. La providence sauva de la mort cette enfant de prédestination doublement menacée, et par sa chute malheureuse, et par l'imprudence de celle qui vient de la relever.

Enfin après avoir atteint sa onzième année, date de sa première communion, Louise fut successivement employée comme *bonne, servante, ouvrière*, et se distingua toujours par sa piété et son amour du travail. A dix-huit ans Louise demeura chez sa mère, faisant les travaux du ménage, tandis que ses sœurs se livrait à la couture pour pourvoir aux besoins de la maison. Louise a toujours vaqué à ses occupations jusqu'à cette dernière année, où l'état précaire de sa santé, ne lui permet plus ces travaux, sans prendre aucune nourriture.

La science a ri pendant quelquel temps des stigmates qu'elle appelait *supercherie*, mais enfin après avoir inutilement

essayé d'expliquer ce mystère, elle a courbé la tête et dit : "Le doigt de Dieu est là." Pour nous catholiques nous croyons sans peine à ce miracle, et nous en bénissons le Dieu infiniment, qui, en humiliant les superbes prend plaisir à élever les humbles.

G. B.

L'Abaille.

"Forsan et haec olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 26 JUIN 1875.

Adieu...

Invinciblement, ce mot d'adieu ré pugne à l'homme, et comme la devise du lierre est : *je m'attache ou je meurs*, de même le cœur éprouve comme une mort anticipée lorsqu'il n'a plus où se reposer.

Adieu, c'est le mot que nous prononçons lorsqu'un concours inusité d'événements nous entraîne loin de ceux que nous aimons ; alors nous ne croyons plus en l'avenir, nous ne croyons même plus en cette voix du cœur qui murmure que nous reviendrons à la patrie ; nous n'avons plus d'espérance que dans le ciel, et nous disons : à Dieu !

Pour nous finissants, le moment des adieux est arrivé. Depuis dix années nous nous préparons à la carrière dans laquelle nous allons entrer, nous avons travaillé, maintenant de recueillir les fruits de notre labeur. C'est le vaisseau que l'ancre retient encore au port ; bientôt il va déployer ses blanches ailes et la première brise va l'emporter vers l'espérance. Et cependant, quelque belle soit la mer, quelque pur que soit le ciel sous lequel il ira, disons avec le poète : Ne chantez pas gai matelots, ne chantez pas.

Non, ne chantez pas, car c'est l'adieu ; et, selon les admirables paroles d'un écrivain : c'est l'adieu, lugubre, déchirant, sans retour...

Cher lecteur, rappelez vous le jour où, pour la première fois, votre grammaire sous le bras, vous vous êtes assis sur les bancs de la huitième. C'était à la fin de l'été et cet assoupissement de la nature qui se repose, calme et belle, était bien en harmonie avec la quiétude de votre jeune âme. Votre père était venu vous conduire par la main, et vous avait déposé avec sollicitude dans cette institution d'où vous deviez ressortir homme. Puis remontez plus haut, c'est la première douleur véritable qui soit entrée en vous, votre mère, votre sœur vous a laissés pour le ciel, plus tard encore, peut-être, vous êtes seul.

Maintenant, dites : êtes-vous consolé ? Combien n'y en a-t-il pas entre vous qui ont pris un nouveau courage

aux bonnes et fortes paroles d'un confrère, combien n'y en a-t-il pas qui ont trouvé dans la voix d'un prêtre les sages avis d'un père qui n'était plus et les plus douces inflexions de la voix maternelle. Combien de fois n'avez vous pas pleuré près d'un directeur de conscience sur vos malheurs, vos faiblesses morales, pour vous relever absous, consolé, plus confiant et meilleur.

La famille que le ciel refusait à un grand nombre d'entre nous, c'est ici que nous l'avons trouvée, ce que nous avons éprouvé de meilleur c'est à cette institutions que nous le devons ; et tandis que, autrefois, dans notre folle ardeur, nous nous prenions à aspirer au jour où nous entrions sur une scène plus grande, aujourd'hui nous hésitons avant de faire le dernier pas, et c'est ce long et triste regard d'adieu jeté à nos joies les plus pures qui arrache de notre cœur ces armes amères.

Le Séminaire pour nous, ça été le jeune âge, le nuage d'or qui planait sur notre tête, riche de promesse et d'espérance, et qui nous suivait partout où nous reportait notre imagination ; ça été le printemps et le temps des semailles, la patrie des beaux rêves, le point culminant d'où nous jouissions des plus belles perspectives de l'avenir, ça été le siège de toutes ces folies de la jeunesse, filies que le vieillard regarde quelquefois en souriant tristement, mais qu'il estime toujours infiniment respectables, parcequ'elles partent d'un fond de générosité et de désintéressement. Enfin le Séminaire a été pour nous la vie avec ce qu'elle a de meilleur, avec l'amour, le travail, la religion, la prière et la vertu.

Adieu donc à tous ces amis qui nous ont fait une si large part de leur tendresse ; adieu aux directeurs de cette institution qui usent leur vie dans un labeur trop souvent payé d'ingratitude. A eux toute notre reconnaissance, et si nous sommes quelque chose, si nous pouvons plus tard jouer un beau rôle, si nos mains de prêtre peuvent soulager bien des douleurs et faire de riches moissons pour le ciel, à nos maîtres toute la gloire et l'honneur.

A vous aussi, cher lecteur de L'Abaille, adieu ! et merci pour votre indulgence et les bonnes paroles que vous nous avez adressées, paroles que nous avons considérées, moins comme un hommage à un mérite réel, que comme un encouragement à une bonne pensée et à un effort généreux.

Pour plusieurs d'entre nous, ces adieux sont sans retour, mais toujours notre âme restera attachée à ces liens bénis ; et souvent, lorsque nous serons peut-être battus de la tempête, nous reverrons par le souvenir nous asseoir près de nos amis. C'est aussi une con-